

## SOMMAIRE

L'interpellation sur l'affaire Turpin : Vote de confiance au ministre de la guerre.

Mondanités : Bal costumé chez Mme la princesse de Sagan.

Nouvelles diverses : L'agitation ouvrière; bagarres à Bordeaux.

# AMY ROBSART

Les journaux ont fait, récemment, connaître au monde l'engagement pris par M. Massenet d'écrire un opéra pour l'un des principaux théâtres lyriques de Londres. On n'a pas négligé de nous en indiquer le sujet et le titre. C'est d'un des romans les plus célèbres du baronnet Walter Scott, le *Château de Kenilworth*, que MM. Harris et Mazzucato sont en passe de tirer un poème à l'intention du musicien. L'héroïne sera, tout naturellement, cette Amy Robsart, dont le nom a déjà si bruyamment éveillé, jadis, les échos de la scène. Nous voilà fort au courant de ce qui nous est réservé. Mal avisé qui nierait, après cela, la puissance de la presse et les vertus du nouveau reportage, doué, décidément, d'un pouvoir évocateur.

Dois-je dire tout ce que je pense? J'ai dans l'idée que les auteurs du livret s'inspireront beaucoup moins du long roman de sir Walter Scott que d'un certain drame de la jeunesse de Victor Hugo, demeuré légendaire. Il est écrit que le souvenir du poète de la *Légende des siècles* se mêlera sans cesse à toute chose des façons les plus inattendues. Hier, on publiait un de ses livres posthumes, plein de nuées qui sillonnent d'éblouissants éclairs. Aujourd'hui un nom tout à coup prononcé, ramène l'attention sur une de ses premières œuvres. Ainsi se rejoignent, assez étrangement, le commencement et la fin de sa carrière. *L'alpha* et *l'oméga* se confondent, comme disait le maître en son langage abstrait.

*L'alpha* dont il s'agit n'est autre chose qu'*Amy Robsart*, drame romantique en cinq actes, donné à l'Odéon, il y a soixante ans révolus, sous la signature de Paul Foucher. Peut-être avez-vous lu cette pièce bizarre, aux flamboyantes singularités; mais il ne sera pas sans intérêt d'en rappeler l'histoire. Le grand lyrique, en ce temps-là, n'avait pas vingt ans. Quoique déjà fort admiré d'une élite, il se débattait au milieu de difficultés cruelles, vivement épris de la jeune fille qui devait être sa femme, riche d'imagination et de sentiment, prodigue de rimons sonnant, gâteaux d'argent. Lorsqu'il s'était déclaré au père de sa bien-aimée, celui-ci n'avait point balancé à lui répondre: « C'est fort bien de vouloir se marier, mais encore faut-il justifier des ressources indispensables à la vie commune. Êtes-vous à l'abri des hasards? Nullement. En ce cas, faites-vous une situation solide et nous recauserons ensuite de vos projets, que je suis loin de désapprouver. »

Le magnifique rythmiste des *Odes* et *Balades* s'était retiré à l'écart, bien contrit de cette réponse, ne sachant à quel saint se vouer pour amasser un petit pécule, ou s'assurer, tout au moins, un suffisant revenu. Quelqu'un, à ce moment, lui insinua d'aborder le théâtre. Le théâtre... C'était justement la seule arène à laquelle l'enfant sublime n'eût jamais pensé.

Y avait-il, réellement, de belles tentatives à faire du côté de la scène? Le jeune maître en doutait. Tout ce qui touchait aux planches l'étonnait et l'effrayait comme artificiel, puéril et périlleux. Le théâtre lui semblait un lieu d'esclavage intellectuel, le centre d'un art de convention très mesquin, très étroit, indigne d'un vrai poète. Puis, toute sorte d'inquiétudes l'assaillaient à l'endroit des données à choisir, des cadres à remplir, des proportions à respecter, des libertés à prendre. Sans doute, du haut des tréteaux, on avait l'avantage de parler directement au peuple; mais le peuple vaut-il bien la peine qu'on lui parle et ne s'abaisse-t-on pas à prendre des tréteaux pour tribune et à confier ses pensées à des bateleurs? Telles étaient ses dispositions à cette époque. Telle était, surtout, sa conception aristocratique de l'art et de la vie.

Cependant, les œuvres de Shakespeare lui tombèrent sous la main. Son horizon s'illumina de clartés quasi fantastiques. En face de nos tragédies compassées, il vit soudain se dresser des créations immenses, hardies, pleines d'un vivant désordre et qui projetaient de grands ombres sur la réalité, comme les cathédrales gothiques étendent de dentelures et de pinacles découpés. Assurément, il serait beau d'évoquer, à la vue de tous, l'humanité entière, et de faire vivre la foule vraie, trois ou quatre heures durant, dans un mirage d'existence antérieure, de terreur, de pitié, de paradoxe, de folie humaine. Au demeurant, de quelle façon combiner ces fantasmagories? En vérité, il n'en savait rien.

Victor Hugo avait alors un ami des plus sûrs en la personne d'Alexandre Soumet. On a tout à fait oublié ce poète tragique aux idées plus larges que le talent. C'était un caractère infiniment honorable, un esprit foncièrement indépendant et de tout point supérieur à ses œuvres. N'avait-il pas osé, lui timide, reprocher à Mme de Staël sa timidité? Les jeunes gens l'affectionnaient pour les encouragements qu'il donnait à leurs audaces et le trouvaient de bon conseil. Malgré ses *Saül* et ses *Clytemnestre*, il jouissait, dans la jeune école, d'une incontestable autorité. Hugo ne voit rien de mieux, un beau matin, que de l'aller mettre au courant de ses ambitions et de ses perplexités imprévues. Mais, dès ses premiers mots, Soumet prend feu:

« Vraiment, mon cher ami, vous voulez écrire pour les comédiens. Eh bien! qu'est-ce qui vous arrête? Vous ne savez à quel sujet vous attaquer. Attendez! J'ai une idée que je crois des meilleures. Lisez le *Kenilworth* de Walter Scott. Il y a

là matière à un très beau drame, à une mise en œuvre très saisissante de caractères et de passion. Vous êtes embarrassé pour établir le plan. Allons, qu'à cela ne tienne! Unissons votre verve et mon expérience, et faisons la pièce ensemble. Je vous fournirai un scénario; vous vous chargerez des trois premiers actes; j'écrirai les deux autres et je reverrai le tout. Cela vous convient. Bon! ne perdons pas de temps. Mettons-nous bien vite au travail. Ayant trois jours, vous aurez mon esquisse et nous en aurons fini rapidement... »

Jamais difficultés d'exécution ne retiennent longuement Victor Hugo. En quinze jours, il a fait sa tâche et le voici qui vient lire ses trois actes à son collaborateur. Du diable si le bon Soumet en est content. Il écoute la lecture sans sourcilier, mais ce mélange de sérieux et de fantaisie, de lyrisme et de familiarité le déconcerte. Cette variété violente, cette grandeur où les formes triviales s'accointent aux formes boursoffées, lui semble d'un parfait mauvais goût et il rappelle doucement son jeune confrère à l'unité.

— Nous ne nous entendons pas, fait Hugo. Je n'aime pas les routes battues; je veux suivre la voie de Shakespeare parce que c'est le grand chemin de la vie.

— Bah! réplique l'auteur de *Clytemnestre*, votre Shakespeare ne supporterait pas la représentation. Si l'on s'avisait de jouer ses pièces à Paris, on les sifflerait d'importance! *Hamlet*, *Othello*, sont de belles monstruosités ou, si vous préférez, des essais sublimes. Des chefs-d'œuvre, non pas! Faites comme Voltaire, qui lit le *More de Venise* et qui écrit *Zaïre*. D'ailleurs, mon cher enfant, croyez-moi: choisissez d'emouvoir ou d'égarer, mais ne confondez pas les genres. Celui qui prétend rapprocher, dans une œuvre, la comédie et la tragédie me fait penser à un professeur qui voudrait apprendre à ses élèves à rire d'un coin de la bouche et à gémir de l'autre. Que diable! on ne fait jamais bien deux choses à la fois!...

On devine aisément qu'Hugo n'est pas d'humeur à se plier à cette poétique. Il reprend son manuscrit et termine le drame à sa manière, tandis que Soumet rentre en possession de son canevas. Les cinq actes du jeune homme sont achevés. L'auteur de *Saül*, en ayant pris connaissance, les juge ainsi: « C'est bien singulier et un peu fou, mais ce n'est pas sans puissance. » Quant à lui, semblable à Voltaire, tirant *Zaïre* d'*Othello*, il tire de *Kenilworth* une froide *Emilia*, donnée en 1829, à la Comédie-Française, et que Mlle Mars ne galvanise point. De l'*Amy Robsart* de Victor Hugo, il n'est question nulle part. Le poète, à force de mérite, est parvenu à conquérir l'aisance; il s'est marié, il est heureux. Au fond d'un tiroir sommeille son œuvre. Il ne l'a soumise à aucun directeur et il n'en a plus aucun souci.

Sur ces entrefaites, des comédiens anglais sont venus, à Paris, jouer du Shakespeare. C'est dans leur troupe que brille cette charmante Henriette Smithson, la Juliette idéale et l'idéale Ophélie, dont notre Berlioz s'est énamouré, du premier coup, à perdre la tête. Le succès de leur campagne passe toute imagination. Soumet a vu, contre son attente, le public délirer d'enthousiasme aux soirées anglaises, et cet éclat ne laisse point de lui donner à réfléchir. Une fois, au sortir du spectacle, le vieil auteur chemine en causant avec le jeune beau-frère de Victor Hugo, Paul Foucher; la conversation roule sur Shakespeare et le goût anglais.

— Peut-être, dit Foucher, débutant dans la carrière théâtrale, y aurait-il moyen de frapper un grand coup en s'inspirant du genre shakespearien.

— Oui, c'est fort possible, répliqua l'auteur de *Clytemnestre*. Mais je me rappelle que Victor Hugo a toujours en portefeuille un drame de ce genre-là. Connaissez-vous son *Amy Robsart*? J'en garde le souvenir d'une pièce très curieuse. Cela m'avait un peu effarouché dans le temps et, maintenant encore, il y a là bien des témérités que je ne hasarderai pas, moi; mais quoi! puisque ces drames anglais ont réussi... Enfin, si j'étais votre beau-frère, je ne voudrais pas perdre un ouvrage qui rentre de très belles scènes et un dernier acte d'une grande originalité.

Ces paroles, comme on pense, ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd. Dès le lendemain, Foucher demande à brûle-pourpoint au poète de *Cromwell* des nouvelles d'*Amy Robsart*. Et Victor Hugo de répondre: « La pièce est toujours là, dans mon tiroir. Je l'avais complètement oubliée. — Qu'en veux-tu faire? demande Foucher. — Pardieu! la jeter au feu, l'un de ces hivers. Je l'ai fait à dix-neuf ans pour essayer de me tirer d'affaire, mais j'ai perdu l'envie d'emprunter mes sujets aux autres, et surtout de montrer mes bégaiements. — Donne-la moi, plutôt que de la brûler. — Prends-la donc. Walter Scott est à tout le monde. »

Trois mois après, les cinq actes, reçus à l'Odéon, sont à l'étude et l'on en fait grand bruit. Les meilleurs comédiens, Lockroy, Provost, Mlle Anaïs se partagent les rôles. Il paraît que le dessin des costumes est d'Eugène Delacroix. On ne nommera point, cela va sans dire, le véritable auteur de l'œuvre. Pourtant, une indiscretion est commise. Par qui? L'on n'en sait rien. Le fait est que personne, à Paris, n'ignore plus que la pièce nouvelle est de Victor Hugo. Tous les ennemis du « romantisme » s'arment en guerre. Nous nous attendions à une représentation, nous allons avoir une bataille.

Une bataille? — Allons donc! Dès le commencement, la chose tourne à la défaite. On siffle magistralement. Les gens graves n'acceptent point pour sérieuse une pièce où l'on s'appelle *Demétrius*, *Atalisco* ou *Fühbertigbet*; où l'un des personnages, en habit rouge de saltimbanque, est pris pour Satan; où l'on passe constamment de scélératesses inouïes à de sublimes dévouements; où l'on s'exprime, surtout, en locutions « truculentes ». Le sujet, il faut le reconnaître, est d'un intérêt bien épuisé. En deux ans, il n'a pas été moins de quatre fois mis à la scène. Ajoutez que les détracteurs du grand poète ne sont pas fâchés de lui pouvoir infliger quelque désagrément. Bref, dès le lendemain, *Amy Robsart* disparaît de l'affiche. Et jamais, depuis, on n'en entendit parler.

Vent-on savoir, maintenant, ce terrible sujet que M. Massenet entend revêtir de sa musique? Le voici très sommairement. Le comte de Leicester, favori de la reine Elisabeth, est marié à la vertueuse Amy Robsart. Il importe à son ambition de cacher ce mariage à sa souveraine et rien ne lui semble, en cette vue, plus convenable que de donner Amy pour la femme de son ami Varney. Malheureusement pour lui, la jeune femme ne se prête point à cette supercherie monstrueuse. Leicester trouvera donc moyen de faire peser sur elle une indigne accusation d'adultère et de l'arracher de sa vie. Avisée par une lettre, elle attend son mari: c'est Varney qui se présente et auquel, sans défiance, elle ouvre sa porte. Qu'elle n'essaye point de se défendre. Une trappe s'ouvre sous ses pas, et les oubliettes l'engloutissent en même temps que le feu dévore le château.

Certes, les littérateurs, curieux de rechercher dans les premiers essais d'un homme les germes des ouvrages de sa maturité, regardent avec intérêt cette ébauche où l'on reconnaît les prototypes de Marie Tudor, des fous de Cromwell, de Gussetta et d'autres figures du théâtre de Victor Hugo; mais je ne sais ce qu'un musicien peut voir de vraiment lyrique en une telle donnée. De quelque façon qu'on ajuste les situations, on n'aboutira jamais qu'à combiner un mélodrame d'un goût périmé et où la musique n'aura que faire. Je m'étonne qu'un artiste comme M. Massenet n'aperçoive point le péril. Puisse-t-il y prendre garde avant de se mettre à la tâche! La muse lyrique va peut-être au château de Montsalvat, mais elle ne va plus au château de Kenilworth. Elle ne hante plus les oubliettes savamment machinées; elle est simple, humaine et touchante, et préfère à tout la liberté sous l'azur.

FOURCAUD

## Ce qui se passe

### GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

A Montmartre, pèlerinage des paroisses de Saint-François-Xavier, Saint-Jacques-du-Haut-Pas et de Saumur (Maine-et-Loire).

A deux heures, courses à Saint-Ouen.

A huit heures, au théâtre des Variétés, première représentation de: *les Héritiers Guichard*, comédie-vaudeville en trois actes.

### ECHOS DE PARIS

L'impératrice Eugénie a modifié ses projets de voyage. Elle ne partira pour l'Angleterre qu'aujourd'hui, ou au plus tard demain, afin d'effectuer le trajet en compagnie de la princesse Lætitia.

La reine Isabelle II d'Espagne a donné, hier, un dîner intime en l'honneur de S. A. R. la duchesse d'Aoste.

Les autres convives étaient le prince Louis, la princesse Mathilde, la baronne de Galbois, la comtesse Colli de Felizzano, le comte Primoli, le comte d'Echaz, la duchesse de Hijar et le marquis de Villasegura.

Le dîner a été servi à midi et demi. La duchesse d'Aoste et le prince Louis, en quittant le palais de Castille, ont fait leurs adieux à la Reine.

La duchesse d'Aoste et le prince Louis ont dîné avant-hier soir chez l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Italie avec les personnes de leur suite et la comtesse et Mlle Ricchetta, le comte et la comtesse de Roasenda et le comte Charles Menabrea.

Comme nous l'avions annoncé, le prince Louis a quitté Paris hier soir pour se rendre, par le train de cinq heures, à Bruxelles.

Etaient présents à son départ: la duchesse d'Aoste, la princesse Mathilde, le comte Primoli, M. Franceschini Pietri et quelques intimes.

### INTERVIEWS-EXPRESS

Un de nos confrères a annoncé que les Anglais étaient décidés à instituer, le 18 juin de chaque année, une fête nationale, en commémoration de la bataille de Waterloo.

Nous avons, à cet effet, abordé, hier, devant l'hôtel de l'ambassade, M. X..., secrétaire de la légation d'Angleterre.

— Pardon, monsieur, permettez-moi de vous demander à la hâte quelques renseignements de la plus haute importance; je suis Domino, du *Gaulois*; vous connaissez?

— Oui, certes!

— Qu'y a-t-il de vrai dans l'information publiée par quelques confrères, d'après laquelle les Anglais songeraient à célébrer une de nos grandes défaites: la bataille de Waterloo? Ce serait une grande injure pour nous, savez-vous?

— Evidemment.

— Est-ce vrai?

— Non, monsieur, c'est une plaisanterie de vos *news papers*!

— Je puis la démentir?

— Parfaitement!

— *Y beg your pardon.*

— *Nothing!*

S. Ex. le comte Amédée de Foras, grand-marshal de la Cour de Bulgarie, est arrivé hier soir, à Paris, par l'Orient-Express.

Après un court séjour dans nos murs, il se rendra à Thonon-les-Bains, où il sera accompagné par le comte de Grenad de Saint-Christophe, chambellan de S. A. R. le prince Ferdinand de Bulgarie.

Retour sympathique.

Le marquis et la marquise de Breteuil ont quitté New-York; ils sont attendus demain à Liverpool et seront rentrés en France après-demain ou jeudi.

Un de perdu... un de retrouvé!

M. Zola ne rêve pas les gloires politiques, il vient de le déclarer; en échange, M. Larroumet, qui est décidé à quitter la direction des beaux-arts, aurait, nous assure-t-on, l'intention de poser, avant la fin de la législature, dès qu'une vacance se présentera, sa candidature à la députation.

On dit même que M. Larroumet aurait d'ores et déjà jeté ses vues sur un département de l'Auvergne. On ne dit pas, par